



SAINT-DOMINGUE.

CHAPITRE III.

L'arrivée.

Cependant nous nous rapprochions sensiblement de St.-Domingue; le soir du 5 octobre nous avions déjà la terre par notre travers. D'après notre route, nous devions suivre la côte N. dans toute sa longueur. Bientôt nous pûmes distinguer les mornes qui plongent dans la mer leurs dernières ondulations enrichies d'une verdure variée; les cimes des plus hautes montagnes de l'intérieur s'élevaient fièrement et leurs dentelures fantastiques se découpaient sur un ciel rougeâtre; des nuages bruns et compactes planaient sur l'île et paraissaient devoir, en

s'abaissant, l'envelopper comme dans un linceul. Les mugissements du tonnerre, répétés à l'infini par les échos des montagnes, nous arrivaient en roulements continus. Les pitons aigus disparaissaient parfois sous le voile sombre et menaçant; des éclairs parcouraient intérieurement cette masse brune comme des serpents de feu, et leur clarté nous montrait les différents plans de nuages amoncelés sur l'île qui, par moments, vu la fréquence des éclairs, brillaient comme un incendie, en éclairant les formes alpestres sur lesquelles l'orage paraissait immobile. Au-dessus de nos têtes un ciel parsemé d'étoiles scintillantes formait un contraste frappant, complété par une mer unie. La lune qui se leva bientôt vint, en éclairant ce tableau, en augmenter l'effet majestueux.

Nous étions enchantés du panorama mouvant qui passait sous nos yeux. La nuit était belle et douce, l'air frais, le repos si complet, que nous ne songions pas à nous communiquer nos émotions; à peine étions-nous aux colonies et déjà nous respirions avec l'air cette mollesse et cette nonchalance créoles, qui nous arrivaient de la terre parfumée des aromes les plus enivrants. Je serais resté longtemps livré à mes contemplations, et peut-être la douce musique de la brise sifflant dans les manœuvres, unie aux coups mesurés de la mer sur le bois de la frégate, m'auraient-ils endormi, déjà l'harmonie semblait s'éloigner, les mâts tournaient en décrivant de grands cercles dans le ciel, la porte dorée des songes s'entr'ouvrait lorsque je fus rappelé à la réalité : le commissaire M. Leboeuf nous ménageait une surprise. On l'avait vu à Cadix déposer mystérieusement dans sa chambre une couffe remplie

d'objets d'une forme arrondie et qui, au rebondissement, paraissaient d'une certaine consistance. La curiosité s'était éveillée, on avait supposé d'abord, assez malicieusement, qu'il voulait établir un jeu de boules sur la frégate, ce qui, vu le roulis et le tangage, aurait été d'une exécution assez difficile; toutefois cette supposition fut abandonnée, et l'on ne songeait plus à la couffe et à son contenu, lorsque vers onze heures, au moment où nous allions échanger la couche un peu rude de la dunette contre nos cadres suspendus, M. Leboeuf nous engagea à ne pas nous presser. Un couvert fut dressé en plein air et l'amphitryon apporta en triomphe deux superbes melons d'un goût exquis et d'une conservation miraculeuse; ils étaient depuis près d'un mois à la mer. Sous une apparence purement agréable, l'expérience du commissaire avait un but d'utilité; il était intéressant pour les navigateurs de savoir combien de temps un fruit aussi délicat que le melon pourrait se conserver à la mer.

C'était célébrer notre atterrissage d'une manière confortable. Le fruit rafraîchissant que nous savourions nous faisait supporter patiemment la vue de St.-Domingue qui passait devant nous avec ses vergers, ses ombrages, ses sources d'eau vive, sans que nous puissions nous y désaltérer. La longue traversée fut un instant oubliée; on ne songea pas davantage à celle qu'il fallait faire encore pour atteindre le but de nos efforts : tout fut confondu dans la joie du moment.

Cependant nous étions destinés à voir Haïti pendant longtemps encore. Des calmes fréquents nous firent rester en vue de la côte plusieurs longues journées; souvent une

légère bouffée de brise molle nous poussait quelques instants, puis, comme épuisée par ce léger effort, elle retombait après avoir à peine réussi à rider la surface de la mer, qui reprenait aussitôt un aspect inanimé; seulement, bien que sa superficie fût immobile en apparence, une légère ondulation manifestée par un roulis des navires, nous faisait voir qu'elle n'était qu'endormie; sa couleur blafarde due au ciel grisâtre qu'elle reflétait, augmentait la tristesse que nous éprouvions de ne pas être favorisés par les vents. Chaque matin nous nous levions avec l'espérance de voir la fin du calme, et notre attente était toujours déçue. Pendant un des courts instants de cette folle brise, nous aperçûmes un navire à l'horizon: c'était le premier que nous rencontrions depuis Cadix. Toutes les longues vues furent dirigées sur lui; bien des suppositions furent émises jusqu'au moment où les perroquets, montant à l'horizon, devinrent apparents; l'œil exercé d'un marin ne pouvait s'y tromper. C'était une goëlette du commerce; mais le doute existait toujours sur la nation à laquelle elle appartenait. Lorsque le corps¹ du bâtiment fut visible, nous hissâmes notre pavillon: c'est une politesse à laquelle les bâtiments sont tenus de répondre sous peine d'être rappelés à leur devoir à coups de canon, à poudre d'abord, ensuite à boulet; nous n'eûmes pas besoin de joindre la parole au geste. Immédiatement le pavillon national flotta à la corne de la goëlette: c'étaient des compatriotes que nous rencontrions. Malheureusement le calme survint et nous

¹ Que les marins appellent le bois.

restâmes immobiles à environ deux milles de distance.

C'est toujours une bonne fortune pour un bâtiment de la marine marchande que la rencontre d'un navire de guerre de la même nation. Outre les nouvelles qui leur sont communiquées, le navire de l'État donne à l'autre tous les secours dont il peut avoir besoin en eau, en recharge de voilures, de mâts, etc., etc.; ou bien encore si un hivernage dans les colonies a décimé son équipage, toujours très-faible, ou si, par un gros temps, une lame a emporté quelques hommes à la mer, on embarque des matelots sur le navire malheureux.

Sur l'ordre de l'amiral, un officier fut envoyé à bord de notre compatriote, qui, d'après la route qu'il suivait, venait évidemment de St.-Domingue ou de Santiago de Cuba: je demandai et obtins la faveur d'être admis comme visiteur. Nous devions nous informer de l'état de la santé dans les Grandes Antilles et savoir s'il y avait quelque chose de nouveau dans le golfe du Mexique.

Lorsque je mis le pied sur la *Mathilde*¹, la petite goëlette me parut de la dimension de la chaloupe de la *Néréide*, et je m'étonnais qu'un si petit bâtiment osât entreprendre une pareille navigation. Une hospitalité franche, comme l'est celle des marins, nous attendait; de l'eau bien fraîche, d'excellent vin de Bordeaux nous furent offerts par le capitaine, ainsi que des oranges qui, bien qu'un peu vertes, furent si bien fêtées par nous, qu'un panier rempli de ces fruits délicieux nous fut donné pour nos camarades moins heureux de la *Néréide*.

¹ Nom de la goëlette.

La *Mathilde*, construite à Bordeaux, appartient à un négociant de la Guadeloupe ; elle se rendait du Port-au-Prince (St.-Domingue) au Sénégal. Les nouvelles qui nous furent transmises étaient tristes. La fièvre jaune, cette maladie cruelle et rapide, faisait des ravages à Saint-Domingue. Le *Griffon*, brig de guerre français commandé par M. Ollivier, capitaine de corvette, avait perdu deux officiers et quelques matelots. Je fus particulièrement affecté de cette communication ; j'avais connu à Cadix MM. Menez et Flameng, les deux victimes du fléau ; je déplorai leur mort prématurée, qui semblait nous préparer à apprendre de nouveaux désastres. Mes appréhensions ne furent, hélas ! que trop cruellement justifiées : la redoutable maladie avait sévi avec force dans les Antilles et dans le golfe du Mexique.

Nous retournâmes à bord de la frégate ; on donna permission d'écrire en France par la goëlette ; les lettres devaient passer par l'Afrique, faire par conséquent un détour énorme avant d'arriver à leur destination. Cela n'était guère encourageant ; toutefois je profitai de l'occasion. J'ai eu plus tard la satisfaction d'apprendre qu'elles étaient heureusement arrivées en France.

Cependant, pour utiliser le calme dont nous étions fatigués, on construisit une machine en charpente qui avait la forme d'un prisme triangulaire équilatéral¹ ; le tout fut couvert d'une toile que l'on peignit en blanc, un grand cercle noir fut tracé sur chacune de ses faces, puis la cible terminée, on la mit à la mer, on la remorqua et l'on fit l'exercice du canon à boulet.

¹ Une cible.

Les canonniers de la *Néréide* tirèrent constamment bien et en direction, mais aucun ne toucha le but. Ceux de la *Gloire* et surtout ceux de la *Créole* furent plus heureux ; leurs blancs furent atteints plusieurs fois et ils les rapportèrent en triomphe.

Le soir la brise se leva comme si elle n'eût attendu que le signal de notre artillerie ; nous vîmes notre légère messagère, la *Mathilde*, enfler ses voiles pour traverser l'Atlantique, et nous nous remîmes en route, en laissant sur St.-Domingue les orages que nous y avions aperçus en arrivant.

Le jour nous montra l'île de la Tortue, séparée de la terre par un canal si étroit que l'on croirait qu'elle tient à St.-Domingue. Ce coin de terre serait à peine remarquable sans les souvenirs qu'il réveille. Les boucaniers et surtout les hardis flibustiers lui ont donné une célébrité qui en France est populaire ; leurs chefs les plus audacieux étaient pour la plupart Français.

Le 12 octobre nous vîmes atterrir au cap Maysi, pointe S. E. de l'île de Cuba. Le soir St.-Domingue avec ses hautes montagnes fut perdue dans son voile accoutumé de nuages orageux, et l'île de Cuba nous apparut entourée d'une auréole brillante ; le soleil se couchait derrière ses montagnes richement boisées de cette forte et généreuse végétation des tropiques ; tout point blanc devenait pour nous une habitation que nous nous plaisions à orner de toutes les douceurs de la civilisation. En approchant nous fûmes détrompés : ces points blancs étaient les sommets des rochers qui surgissaient au-dessus des arbres élevés et qui s'étaient montrés rebelles à toute espèce de végéta-

tion. Déjà à l'œil nu on pouvait voir les forêts vierges encore, dans lesquelles la nature étale sa pompe et sa magnificence. Nous courions directement sur la terre, et les arbres variés devenaient distincts; au-dessus de tous se montrait le haut cocotier au fruit rafraîchissant, puis les bananiers dont les larges feuilles étaient agitées au souffle du soir; les lataniers qui s'ouvrent en éventails gracieusement dentelés, et parfois les palmistes épanouis en panache inclinaient capricieusement leurs têtes vertes sur les fougères et les tamaristes. Je ne me lassais pas de considérer ce spectacle, lorsque l'ordre de *pare à virer* retentit douloureusement à mon oreille; en un moment nous étions dans la direction opposée et nous nous éloignons de cette terre dont la vue n'avait fait qu'exciter en moi de nouveaux regrets.

Cette nuit, comme les précédentes, fut admirable de calme et de transparence. La terre d'Haïti dont nous continuions à nous éloigner, était toujours couronnée d'orages. Au contraire, la partie du ciel qui couvrait l'île de Cuba était resplendissante d'étoiles; la lune se leva bientôt et vint argenter cette scène à laquelle on chercherait vainement quelque chose de comparable hors des latitudes intertropicales.

Le jour tardait à mon impatience, certain que de nouvelles jouissances m'attendaient; mes yeux charmés se refusaient au sommeil; à l'heure du branle-bas j'étais déjà sur le pont cherchant à percer l'obscurité qui régnait encore.

Le soleil vint bientôt seconder mon ardeur et je pus distinguer l'immense canal au milieu duquel nous navi-

guions. A notre droite l'île de Cuba se prolongeait à perte de vue, en formant mille caps variés de forme, couronnés de montagnes superposées; à notre gauche la Jamaïque semblait, à une distance de quinze lieues, sortir de la mer, avec ses caps jaunâtres. Telle est, dans ces climats, la pureté de l'air, que nous pouvions distinguer toutes les formes des montagnes d'une des plus belles possessions britanniques.

Vers dix heures on signala un navire de guerre qui, dès qu'il nous aperçut, mit le cap sur nous; deux heures après il était dans nos eaux: c'était la frégate anglaise la *Madagascar* qui croisait dans le golfe depuis quelques jours; sans doute la croisière avait pour but de connaître l'époque du passage de notre division pour Vera-Cruz. La *Madagascar* mit en panne, l'escadre en fit autant, puis la frégate anglaise envoya un canot à bord de la *Néréide* qui, de son côté, avait aussi mis une embarcation à la mer, qui se dirigeait vers la *Madagascar*.

Les officiers anglais nous donnèrent d'assez bonnes nouvelles: la fièvre jaune avait entièrement cessé dans les Antilles. A la Havane, qui devait être notre point de ravitaillement, la santé était aussi parfaite que l'on pouvait le désirer. Ils n'avaient pas de nouvelles de Vera-Cruz et ne savaient rien de l'état des choses dans le golfe du Mexique. Nous prîmes facilement patience; nous devions sous peu de jours puiser à la source même.

Après une heure environ de communication, chacun des canots revint à son bord respectif, et nous reprîmes notre route sur-le-champ, la *Madagascar* faisant force

de voiles vers la Jamaïque, probablement pour y aller donner la nouvelle de notre passage.

Notre route nous conduisait à passer entre deux îlots situés au sud de l'île de Cuba, le grand et le petit Caïman; ces îlots, habités seulement par quelques pêcheurs, sont renommés pour les tortues nombreuses qui s'y rencontrent; les terres en sont très-basses, et nous ne pûmes les voir, bien que d'après l'estime nous ayions dû en passer à très-peu de distance, mais c'était pendant la nuit. J'aurais bien vivement désiré, à défaut des îlots, rencontrer quelque bateau de pêche chargé de ces intéressants amphibiens, nous aurions pu renouveler ainsi nos provisions fraîches, mais le hasard nous servit mal et nous subîmes encore cette privation.

Nous avons perdu de vue la terre de Cuba depuis quelques jours, nous la retrouvâmes bientôt; le 16 octobre, nous aperçûmes le cap *Corrientes*, terre basse et chargée d'arbres; nous devions en cet endroit nous séparer momentanément de la *Gloire* et de la *Créole*; ces deux navires devaient aller à la Havane pour établir un service régulier d'envois de vivres pour la division de Vera-Cruz, qui devait être très-nombreuse. Les sages dispositions de l'amiral s'étendaient à tout; il avait surtout à cœur de maintenir l'abondance en vivres et en eau, dans les équipages, afin d'en éloigner autant que possible la disette et les chances de maladies: ces précautions étaient surtout nécessaires dans les circonstances qui nous amenaient dans le golfe du Mexique.

Dès le matin, les canots des deux frégates et de la

Créole furent mis à la mer, et l'on s'occupait sans relâche toute la journée à transporter à bord de la *Néréide* la plus grande partie de l'eau douce contenue dans les cales des deux navires destinés à aller à la Havane; on leur laissa seulement ce qui était nécessaire pour arriver à ce port, et l'on remplit au complet la cale de la *Néréide*; ce fut ce jour-là une jubilation générale, le précieux liquide fut à discrétion; il était effectivement impossible d'empêcher l'équipage de s'en donner à cœur joie; je remarquai une chose qui me parut assez singulière: quelques hommes avaient tant bu qu'ils en étaient comme hébétés; ce qu'ils éprouvaient était une espèce d'ivresse qui eut presque les mêmes suites que celles que produit le vin, et qui, chez quelques-uns, déterminait des vomissements assez douloureux.

Le soir, la *Gloire* et la *Créole* nous quittèrent pour doubler le cap *San Antonio*; le jour suivant nous ne les apercevions plus.

Nous étions enfin dans le golfe du Mexique, dont l'entrée me parut remarquable par un grand changement dans la couleur des eaux, sans rien perdre de leur transparence, de bleues qu'elles étaient jusque-là, elles devinrent d'un vert magnifique; nous étions sur le bas-fond nommé *les Sondes de Campêche*, qui court tout le long de la côte sud du golfe, et borde par conséquent au nord le Yucatan, pays renommé par ses bois de teinture (le campêche) et ses ouvrages en fil d'aloës¹.

Le banc de Campêche n'est pas très-bien connu, quel-

¹ Les Anglais possèdent au S., dans le golfe d'Honduras, un établissement nommé Balisa, de peu d'étendue, mais de la plus haute

ques-unes des îles n'ont pas encore été explorées, entre autres l'île *Vermeja* dont l'existence est problématique; aussi cette navigation ne laisse-t-elle pas que d'offrir quelques dangers.

Le 18 au matin, le matelot en vigie signala deux navires de guerre sous le vent, peu de temps après on distingua des frégates, et lorsque les pavillons furent arborés, nous reconnûmes l'*Herminie* et l'*Iphigénie* qui faisaient le blocus des côtes du Mexique; l'*Herminie*, frégate de 60 canons, sous les ordres du capitaine Bazoche, commandant la station du golfe du Mexique; l'*Iphigénie*, frégate de la même force, commandée par le capitaine Parseval. J'avais sur l'*Iphigénie* des amis bien chers que je me faisais une fête de revoir. De tristes nouvelles allaient affliger mon cœur: je ne devais plus voir que les tombeaux de la plupart de ceux que je croyais embrasser.

Nous aperçûmes les deux frégates longtemps avant d'être vus; cela tenait à ce que nous étions, relativement à elles, précisément sous le soleil, et que son éclat empêchait d'apercevoir un point aussi insignifiant qu'un navire, tel grand qu'il soit, sur la superficie immense de la mer; cela fut cause qu'elles gagnèrent beaucoup d'avance et que nous fûmes longtemps avant de pouvoir les rejoindre. Quand nous fûmes à peu de distance, l'*Herminie* salua le pavillon de l'amiral Baudin de sept coups de canon.

importance, puisqu'il les met à même de pouvoir concentrer en quelque sorte tout le commerce des bois entre leurs mains.

Enfin, nous mîmes en panne, les deux frégates imitèrent cette manœuvre, et leurs commandants vinrent à bord de la *Néréide*.

Je ne pus me défendre d'un sentiment de tristesse en voyant le vénérable commandant Bazoche; depuis un an que je l'avais rencontré à Cadix sur cette même *Hermine*, les soucis, les chagrins avaient laissé des traces profondes sur sa figure franche et ouverte; en voyant ses traits amaigris et son front sillonné de rides prématurées, on songeait douloureusement aux cruelles souffrances si profondément écrites par la main du malheur.

Ce fut avec une véritable joie que je revis M. le commandant Parseval, à qui j'avais des obligations personnelles; je lui serrai la main avec effusion; il ne se doutait guère qu'il me rencontrerait dans le golfe du Mexique, ce fut une reconnaissance bien douce; je me hâtai de m'informer de tous les amis que j'avais sur l'*Iphigénie*, c'était rouvrir des blessures saignantes; il avait vu périr, outre quarante-cinq hommes de l'équipage, cinq officiers; tout le monde, à différents degrés, avait été atteint par la fièvre jaune; la première victime fut M. de Saint-Haouen, second de la frégate. M. de Parseval perdit en lui un officier distingué et la France un serviteur éclairé. En me parlant de cet infortuné pour lequel le commandant avait une vive amitié, sa voix trahissait son émotion. M. Géry, chirurgien-major d'une rare instruction, MM. Julien et Laure, enseignes de vaisseau, et M. Woilard, élève de première classe, avaient péri successivement; le reste de l'état-major et l'équipage décimé languissaient dans une lente et imparfaite convalescence. Ce